

La longue
marche du
**DALAI
LAMA**

Rencontres avec Philippe Flandrin

 éditions du
ROCHER

D O C U M E N T

La longue
marche du
DALAI
LAMA

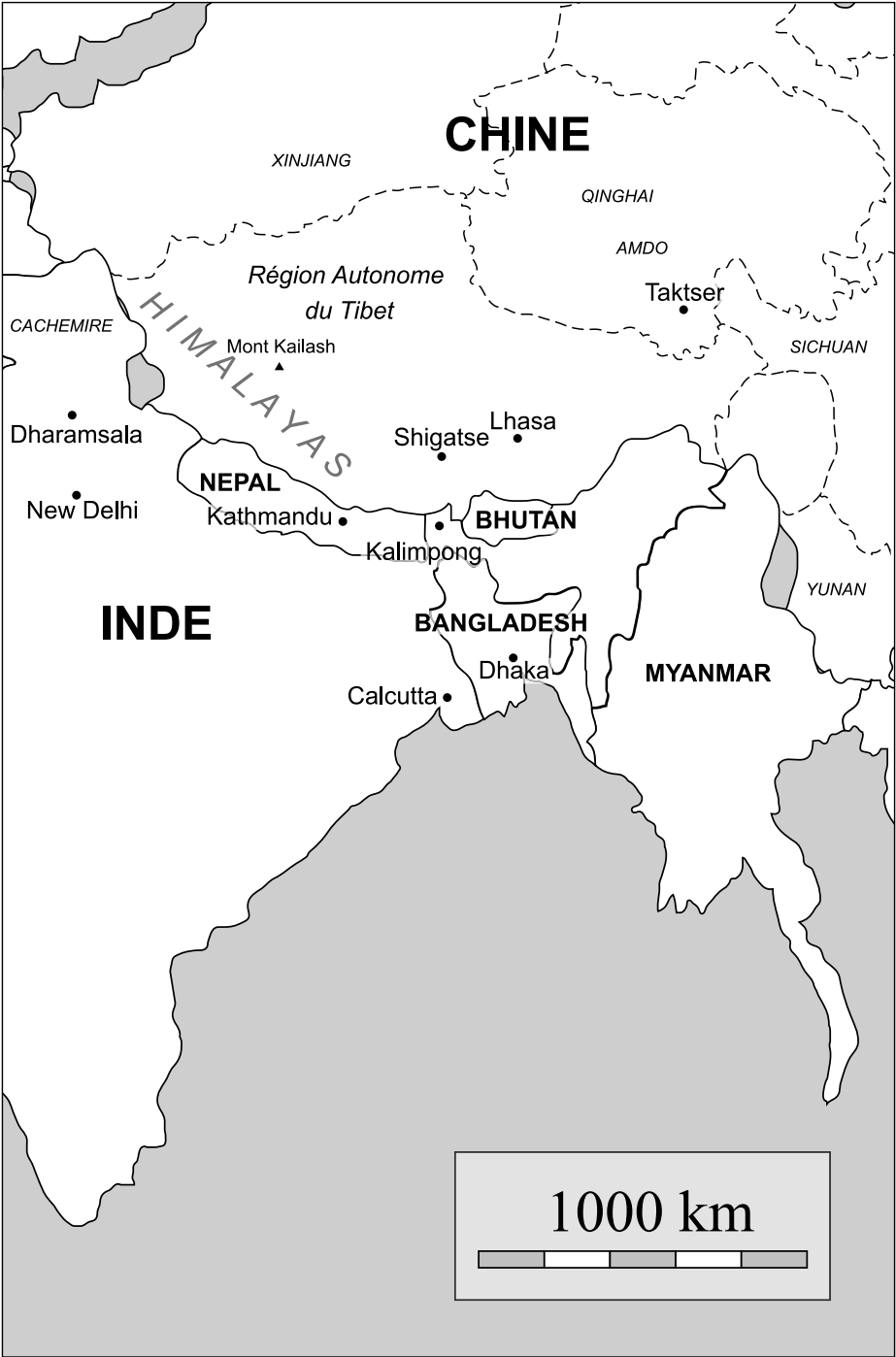
La longue
marche du

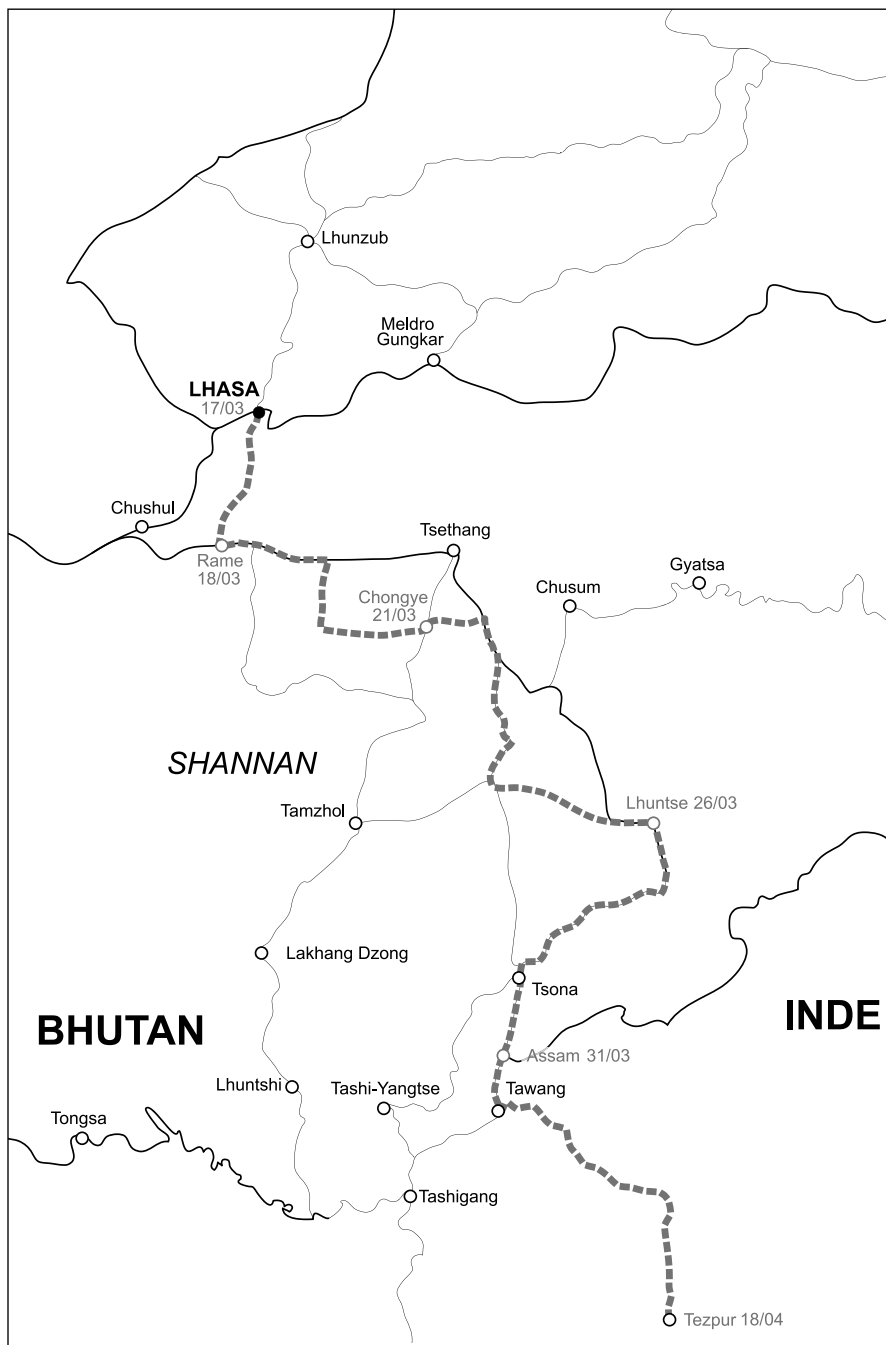
DALAI LAMA

Rencontres avec Philippe Flandrin

© Éditions du Rocher, 2012
ISBN 978-2-268-07468-9
ISBN pdf : 978-2-268-00131-9

À Claude Maubourguet, Léon et Milo





Évasion du dalai-lama

AVANT-PROPOS

Par une matinée orageuse, je franchissais le sas étroit et sévère qui commande l'accès du *Tsuglagkhang*, le palais aérien où règne Tenzin Gyatso, le quatorzième dalaï-lama du Tibet. Après avoir été soumis à une fouille, aussi minutieuse et complète que celles de nos modernes aéroports, je passai la porte étroite qui sépare le sas d'entrée des jardins de la résidence. Un calme impressionnant régnait sur la cour fleurie. Dans l'ombre d'un grand platane d'Orient, un policier indien, en short kaki, montait une garde vigilante. Entre les branches de cèdres vénérables, je voyais briller les cimes enneigées du massif du Dhauladhar. Une houle de pics et de pyramides sculptés par l'érosion et les moussons formaient une muraille minérale, quelque cinq mille mètres au-dessus des basses terres de la vallée de Kangra, un éden boursoufflé de collines chevelues, creusé de sombres ravins, auréolé de plantations de thé, à la rencontre de l'interminable plaine du Pendjab, le grenier du sous-continent indien. J'écoutais la frénétique conversation des mainates, le frou-frou des huppées, tandis que dans un ciel plombé, zébré de rayons de lumière blanche, les corbeaux contestaient la suprématie des aigles en des duels acharnés.

J'étais bien chez le dieu-roi que ce bas monde avait vu surgir, un demi-siècle auparavant, des neiges de l'Himalaya avec l'armée de Mao Zedong à ses trousses. En 1970, il avait acheté ce bois, vaste de deux hectares, pour y bâtir une sorte de réplique symbolique du Potala, son colossal palais de Lhassa,

et il y résidait depuis, entre deux tournées à travers le monde. Je marchais en compagnie de son conseiller venu m'accueillir, M. Chigme Rigzing, un laïc fort élégant aux manières aristocratiques. Vêtu d'une longue robe de soie et de coton bleue, le cheveu d'argent, il parlait à mi-voix, pour ne pas troubler la paix de ce sanctuaire. Le nouveau Potala, où nous nous trouvions, n'avait, architecturalement, rien de commun avec celui de Lhassa : il n'était fait que de modestes pavillons et de bungalows enfouis sous la verdure. Un proverbe afghan dit que *la patrie du nomade se trouve à l'endroit où il plante sa tente*. Nous étions bien dans le campement de Lahmo Dhondrub, le petit paysan né dans l'Amdo, une terre de cavaliers au nord-est du Tibet, en qui les moines avaient reconnu, un jour, la réincarnation du treizième dalaï-lama. M. Rigzing m'a quitté sur le pas de la porte d'un pavillon entouré de plantes vertes et de massifs de fleurs. De grands moines vêtus de la robe grenat m'y accueillirent froidement. Sa Sainteté était sur le point d'arriver, il fallait l'attendre là. Quelques instants plus tard, j'ai vu venir par une allée étroite un policier indien armé d'un fusil mitrailleur. Derrière lui, donnant le bras à l'un de ses conseillers, Tenzin Gyatso marchait avec difficulté. Lorsque je l'ai salué, cet homme m'a confié en souriant que son œil gauche était souffrant et sa vue partiellement troublée depuis quelque temps. Cela rendait la marche difficile, il devait s'appuyer sur une canne désormais.

Nous étions en 2012 à la fin du printemps, Tenzin Gyatso allait bientôt fêter la soixante-dix-septième année de sa quatorzième incarnation, survenue en 1935, lorsqu'il naquit un 6 juillet au village de Taktser. Lorsque je l'avais rencontré pour la première fois à Paris trente ans auparavant, l'homme était dans la force de l'âge, robuste, tout en souplesse. Il émanait de sa personne une majestueuse assurance, une aura qui le rendait impressionnant. Il portait le toit du monde sur ses épaules. Je le retrouvais désormais au seuil du grand âge, portant le poids des ans, sur des épaules devenues fragiles. Celui en qui ses sujets voient une incarnation du Bouddha, un être omniscient, un dirigeant infaillible, supramondain, revenu sur terre pour aider

le commun des mortels à trouver la *Voie droite* qui conduit à la libération de l'individu et de la société me semblait maintenant être un homme parmi tant d'autres et non un dieu vivant.

Entrés dans le pavillon, nous avons pris place dans un petit salon, lui dans un fauteuil chippendale et moi sur un grand canapé, et nous avons longuement parlé, abordant les questions de fond à la lumière de l'actualité. Quelque temps auparavant, mon illustre interlocuteur avait été la cible d'un sinistre et burlesque complot, une sombre affaire d'empoisonneuses soi-disant téléguidées par des extrémistes prochinois. Je lui demandai ce qu'il en était :

– *Ce n'est pas le premier complot ourdi contre ma personne. Il y en a eu tellement. Il y a bien des années, des gens probablement liés au régime chinois ont assassiné trois moines à trois cents mètres d'ici. Parmi les victimes se trouvait Lobsang Gyatso, un lama qui était très proche de moi. Aussitôt, la sécurité indienne a renforcé ma protection. Il y a dix ans, au Tibet, des agents chinois ont propagé une rumeur : « Le dalai-lama est malade, d'ici quelques mois il sera mort. » Alors, certains Tibétains sont venus me voir et de retour au Tibet, ils ont fait savoir à tous que j'étais en bonne santé. Certains responsables chinois ont dit alors : « Pour tuer un serpent, il faut lui écraser la tête ! » Et puis, il y a trois ou quatre ans, l'un de nos agents infiltrés dans la police chinoise nous a envoyé un message pour nous prévenir que des Tibétains, des femmes notamment, avaient été envoyés pour me rencontrer et m'empoisonner lorsque je leur donnerais l'accolade. Pendant ce temps, dans un monastère de Kalimpong, près du Sikkim, où le culte de Shugden, une divinité qui m'est hostile, était pratiqué, un moine reçut la visite d'un Européen qui lui dit : « Si vous rejoignez les zéloteurs de Shugden, je vous donnerai une voiture neuve. » Puis vint une dame qui lui offrit un plat de momos, une spécialité de raviolis tibétaine. Mais le moine eut des soupçons et donna les momos à ses chiens, dont l'un était jeune et l'autre vieux. Au bout de deux mois, ils sont morts en même temps. Ainsi, le renseignement que nous avions reçu, au sujet de mon empoisonnement, était-il confirmé. Nous avons compris que, s'il avait réussi, je ne serais pas mort tout de suite après avoir touché les visiteuses, dont les*

cheveux et les vêtements auraient été enduits d'une substance vénéneuse, mais comme ces chiens, au bout de deux mois seulement.

Je l'avoue bien volontiers, ces histoires d'empoisonnement me parurent rocambolesques, bien difficiles à comprendre et pourtant, depuis la ciguë qui mit fin aux jours de Socrate, elles sont monnaie courante. La mort violente n'épargne guère les chefs politiques de cette région du monde. Dans le passé, j'avais rencontré Indira Gandhi, Benazir Bhutto et le général Zia-ul-Haq, président du Pakistan, et tous étaient morts assassinés. Le dalaï-lama était la cible de nombreux complots ; l'année précédente, il avait pris soin de régler sa succession en transférant son pouvoir temporel à un Premier ministre élu par le parlement tibétain en exil.

J'avais, quelques jours auparavant, rencontré le séillant Lobsang Sangay, le nouveau Premier ministre du gouvernement en exil de Sa Sainteté. Ce n'était pas un lama mais, contrairement à ses prédécesseurs, un laïc marié, père de deux enfants, diplômé de l'université d'Harvard aux États-Unis. À 44 ans, cet homme assumait désormais la conduite des affaires politiques de l'administration tibétaine en exil.

Il est, ma «réincarnation politique», me dit le dalaï-lama, qui venait ainsi de «prendre sa retraite.»

Je suis devenu le souverain du Tibet à l'âge de 16 ans. Soixante ans plus tard, en 2011, à l'âge de 76 ans, j'ai transféré le pouvoir politique à un homme élu qui n'est pas religieux. Je n'ai pas seulement démissionné, j'ai pris ma retraite et ce faisant j'ai mis fin à quatre siècles de tradition, durant lesquels le dalaï-lama était à la fois le chef politique et spirituel du Tibet. J'ai pris cette responsabilité à l'âge de 16 ans, soixante ans sont passés, et nous avons achevé la démocratisation de nos institutions. Cette décision, je l'ai prise volontairement, joyeusement et en toute fierté. Au soir de la cérémonie marquant la nomination du nouveau chef politique du gouvernement tibétain en exil, je puis vous dire que, chose rare, j'ai dormi à poings fermés ! Pas de rêves ! Rien !

Et il avait éclaté de rire. Il était, depuis longtemps déjà, le chef d'État le plus ancien de la planète. Lorsqu'il était monté

sur le trône du Tibet, Staline régnait sur le Kremlin, Édouard VIII était roi d'Angleterre, alors que Nehru en Inde et Mao en Chine venaient juste de prendre les rênes du pouvoir. Depuis, il avait parcouru le monde en tous sens, rencontré des générations de chefs d'État, de chefs religieux, reçu le prix Nobel, et ses œuvres traduites en toutes les langues se comptaient par centaines. Rien ne l'obligeait vraiment à démocratiser les institutions tibétaines en les laïcisant, si ce n'était l'impérieuse nécessité d'offrir à son peuple opprimé une voie différente de celle imposée par le nouveau nationalisme chinois, dont le parti communiste déclinant fait aujourd'hui sa doctrine.

Je pensai à cet instant à ce qu'a écrit en 1979 Dawa Norbu, un penseur tibétain, professeur de sciences politiques à l'université Jawaharlal Nehru de Delhi : « Les Tibétains doivent être laïcisés et faire leur propre révolution. Ils doivent devenir anti-bouddhistes, leur système de valeur doit perdre son caractère sacré et le dalaï-lama doit être prouvé tel un homme, non un Bouddha. » (1)

Dawa Norbu et Tenzin Gyatso se connaissaient et s'estimaient depuis longtemps. Lequel avait soufflé la solution à l'autre : *Prouvé tel un homme, non un Bouddha* ?

L'homme qui se trouvait assis devant moi n'était pas un vieillard, il avait le rire d'un enfant et le physique puissant des montagnards du Tibet. La réforme qu'il venait d'accomplir était l'aboutissement d'un règne dont la durée se confondait avec sa vie. Je lui demandai alors quel avait été le cheminement qui l'avait conduit à renoncer à quatre siècles de tradition, durant lesquels le dalaï-lama, émanation d'Avalokiteçvara, le bodhisattva de la compassion et du Bouddha vivant, avait, en théorie, joui d'un pouvoir absolu. Je voulais comprendre comment il en était venu à se ranger à cette idée de l'État démocratique, laïc, dirigé par des élus responsables devant le peuple, qu'il venait de traduire en actes.

Il me répondit qu'en réalité il n'avait pas changé : il s'efforçait toujours de suivre la « *Voie droite* » tracée par Sakyamuni le Bouddha, vingt-cinq siècles auparavant. La libération de